



CLASSIQUES
GARNIER

GAUDIN (François), PAVEAU (Marie-Anne), ZEMB (Jean-Marie), « Comptes rendus », *Cahiers de lexicologie*, n° 77, 2000 – 2, p. 201-208

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-4329-9.p.0203](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-4329-9.p.0203)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2012. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

COMPTES RENDUS

Pierre AUGER, *L'implantation des officialismes halieutiques au Québec : essai de terminométrie*. Québec, éd. O.L.F., 1999, coll. « Langues et sociétés », n° 37, 221 p.

Les responsables des politiques linguistiques sont rarement demandeurs de l'évaluation de leur action. Il est vrai que les mesures concernées – quand elles existent – sont souvent motivées par une portée symbolique. De ce point de vue, le Québec constitue une exception et les travaux qui y ont été menés sur l'efficacité et l'écho des décisions lexicales se détachent par leur nombre et leur qualité. La France s'était engagée dans une voie comparable il y a quelques années, ouvrant un chantier passionnant qui eût pu devenir pleinement francophone ; mais, faute d'ambition, elle est redevenue, en ce domaine, une communauté francophone périphérique ; elle se console en promouvant le bourguignon-morvandiau et en remettant l'avenir de ses terminologies officielles entre les mains de l'Académie. Elle francise les technologies en inventant des *gerbeurs*... Une politique linguistique du désarroi. C'est pourquoi le lecteur français peut se réjouir en lisant le petit ouvrage de Pierre AUGER.

Pierre AUGER n'est pas académicien, il a mieux à faire. Spécialiste de l'aménagement et des politiques linguistiques, c'est un auteur trop rare. Il a livré à l'Office de la langue française (O.L.F.) une étude, publiée dans la collection « Langues et sociétés », consacrée aux noms des poissons dont on fait commerce et bombance. Ces noms, que l'on dit *halieutiques*, ont fait l'objet de décisions de normalisation dont les conséquences sur l'usage s'avèrent inégales. Mais le dire n'est rien, ce qu'il convenait de faire pour l'affirmer, c'était de mesurer ces conséquences. Un tel point de méthode n'est pas un point de détail. Et c'est là tout l'intérêt de cet ouvrage qui expose les résultats d'analyses dont la méthodologie peut servir de guide pour des recherches ultérieures.

Tout d'abord, Pierre AUGER situe son travail dans le cadre historique des travaux québécois menés depuis la fin des années 60 pour s'assurer d'une bonne cohérence terminologique dans le domaine halieutique, domaine dont l'intérêt sociolinguistique est évident tant ici la pratique quotidienne des consommateurs est étroitement mêlée aux nécessités économiques d'un secteur socioprofessionnel important. Ensuite, l'auteur situe le concept d'implantation terminologique dans celui d'aménagement terminologique.

Dans le secteur concerné, la normalisation a pris le pas sur la recommandation, car le vocabulaire s'inscrit entre, d'une part, les règles des dénominations des biologistes (ou plutôt des taxinomistes) et, d'autre part, les réglementations canadiennes relatives au bilinguisme. Pris entre ces textes normatifs, on ne saurait rester dans le flou lexical. Les premières études menées sur ces questions avaient mis en lumière les résistances des locuteurs, ce qui a suscité des inflexions dans les orientations de l'action linguistique. Par la suite, la mesure de la diffusion des officialismes a pris un tour sociolinguistique et de nouvelles écoles de pensée et d'action ont vu le jour chez les chercheurs qui se sont intéressés à l'implantation. Parmi les tendances nouvelles qu'il relève, l'auteur accorde une place particulière à la socioterminologie.

Le corpus réglementaire recueilli pour l'étude puise dans une quinzaine de textes normatifs publiés en un quart de siècle, écart suffisant pour introduire une dimension diachronique à l'analyse. En ces quelque vingt-cinq ans, a-t-on réduit l'écart qui existait entre, d'une part, la bi-univocité des noms standardisés – qu'il s'agisse de taxons appartenant à la nomenclature savante ou des noms commerciaux normalisés – et, d'autre part, le désordre constaté dans les dénominations, parfois nombreuses, présentes dans les pratiques langagières ? Pour répondre à une telle question, l'auteur met en œuvre une méthode rigoureuse et explicite.

Tout d'abord, il limite son investigation à des noms d'espèces de poissons endogènes (évitant ainsi les biais introduits par la nouveauté d'espèces récemment importées), commercialisées sur tout le territoire québécois, possédant plusieurs noms en usage, et recensées dans 4 documents publiés entre 1971 et 1995. Il rassemble ainsi trente espèces pouvant être désignées par 216 noms, soit plus de 7 noms par espèce en moyenne ! La variation est plus que patente. Pour en cerner la diffusion, l'auteur distingue trois types de discours (administration, commerce, grand public) et découpe deux périodes dans l'action normalisatrice (1969-1980/1981-1995). L'investigation orale, prévue, est renvoyée à plus tard.

Le corpus textuel analysé pour évaluer l'évolution historique est composé de deux sous-ensembles. Le corpus numérisé analysé pour l'étude de la période 1981-1995 rassemble plus de cinq millions de mots. Il lui est ajouté un corpus manuel de 1500 pages regroupant des publications de 1941 à 1980 afin d'inscrire l'étude dans une diachronie plus longue. Chaque espèce fait ainsi l'objet d'une monographie portant sur le demi-siècle et l'auteur contraste les résultats obtenus pour 1941-1980 et pour 1981-1995. Que peut-on en retenir ? D'une part, que les termes génériques ont souvent un sort favorable, à côté d'une forme composée (*bar* suit *bar rayé*) ou en ses lieu et place (*crabe des neiges* et *crevette nordique*, termes officiels, sont bien moins fréquents que *crabe* et *crevette*). Par ailleurs, les termes employés en France peuvent fragiliser les termes autochtones (*lotte* est bien plus fréquent que *baudroie*), il y a bien là deux normes de référence en concurrence. Enfin, on remarque les particularités dénominatives propres à des pratiques : le *hareng* est commercialisé jeune sous le nom, erroné, de *sardine*. Quant à la limande à queue jaune, ou limande ferrugineuse, et la langue de chien, laissons le lecteur découvrir l'histoire de leurs diverses dénominations... Parfois, l'habitude résiste à la réforme : on continue à appeler *truite* l'omble de fontaine, au si joli nom. Et l'auteur se demande s'il ne serait pas plus réaliste d'entériner un usage ancien et si résistant, plutôt que de persévérer dans une lutte infructueuse. D'ailleurs, parmi les formes erronées qui résistent au changement planifié, on retrouve la faveur dont sont l'objet les unitermes.

Mais ne mettons pas trop l'accent sur les résistances. Dans l'ensemble, on constate que les décisions lexicales ont plutôt influencé l'usage ou qu'elles sont allées dans le même sens, ce qui est déjà bien quand on compare avec les résultats français. Ainsi, 14 des 30 termes officiels sont les plus employés, ce qui constitue un bon score, 12 d'entre eux étant des unitermes, ce qui plaide en faveur de la simplicité. D'ailleurs,

parmi les termes les plus utilisés, figurent 9 termes officiels dont on ne retient que la base : les locuteurs utilisent *esturgeon* au lieu d'*esturgeon jaune*, car ils n'ont pas d'autre esturgeon à dénommer. Mais les unitermes n'ont pas le seul privilège de la concision, ils possèdent aussi celui de l'ancienneté : pour ces 26 unitermes, les textes n'ont fait que renforcer un usage déjà en cours, puisqu'ils étaient les plus cités avant 1981. Et les termes erronés les plus anciens sont ceux qui résistent le mieux. L'évolution lexicale étant un processus historique, il est indispensable de regarder les tendances de l'usage dans une dimension historique. L'implantation a peut-être autant à voir avec l'étude de l'innovation qu'avec celle des mentalités.

Pour mesurer la réussite des officialismes, l'auteur ne se contente pas des premières cotations, il regarde également les termes du second rang. On y retrouve le succès des termes officiels puisqu'ils constituent 40 % de cet ensemble (12/30). Enfin, l'auteur calcule de façon pondérée l'implantation des termes en rapportant sa fréquence à celle des autres formes. Ainsi mesurée, l'implantation atteint ou dépasse 50 % pour 13 formes.

Sous cette dernière forme, les résultats permettent encore d'accorder un satisfecit à l'O.L.F. dont l'action a globalement porté ses fruits. Mais les succès réels de la normalisation du vocabulaire halieutique doivent être reliés avec l'approche particulièrement soucieuse du terrain et des locuteurs qu'ont adoptée les Québécois. Ils s'expliquent aussi par les soins dont ce secteur a été l'objet. De plus, tout domaine nomenclatural s'harmonise plus facilement – on est en présence d'une simple liste de noms appartenant à la même classe – et d'autant plus que les changements lexicaux visés correspondent à des besoins sociaux attestés.

Les analyses de Pierre AUGER lui sont l'occasion de livrer 11 observations et 6 recommandations dont la portée pour l'aménagement terminologique dépasse de beaucoup le cas d'espèce. Le lecteur s'y rapportera, elles lui permettront de mesurer l'intérêt de la terminométrie pour comprendre un peu mieux les mécanismes de l'usage et du changement lexical en tenant compte tout à la fois, et c'est essentiel, des facteurs linguistiques, systémiques, et des facteurs sociolinguistiques. Des annexes nombreuses et détaillées font de cet ouvrage un utile bréviaire pour l'implantation et faciliteront l'appréhension de la méthode mise en œuvre. Une réserve toutefois : le lecteur aurait tiré bénéfice de repères bibliographiques plus nombreux, la liste ne reprenant même pas l'ensemble des ouvrages cités dans le texte. Mais cela ne diminue pas l'intérêt de cet ouvrage qui enrichit un champ d'études encore trop peu fréquenté et dont l'importance est pourtant cruciale dans la gestion des langues.

François GAUDIN
« Dynamiques sociolangagières », CNRS
Université de Rouen

Georges-Elia SARFATI, *Discours ordinaires et identités juives. La représentation des Juifs et du judaïsme dans les dictionnaires et les encyclopédies du Moyen Âge au XX^e siècle.* Paris, Berg International, coll. « Faits et représentations », 1999, 288 p.

Dans son précédent ouvrage sur les dictionnaires, *Dire, agir, définir. Dictionnaires et langage ordinaire* (Paris, L'Harmattan, 1995, recensé ici même en 1998, n° 73, p. 213-214), G.-E. SARFATI formulait le programme d'une « critique de la raison lexicographique d'un point de vue pragmatique ». *Discours ordinaires et identités juives* en est en quelque sorte la réalisation, puisque le livre interroge la manière dont le discours lexicographique pose, oriente, façonne, corrige et diffuse la représentation de l'identité juive du Moyen Âge à l'époque contemporaine.

L'objectif de l'étude, clairement posé en introduction, est « de montrer de quelle manière les formations du sens commun s'articulent en permanence aux formations discursives qui les attestent, exhibant soit leurs invariants, soit les moments de leurs mutations ainsi que l'économie sémiotique et les orientations profondes qui en résultent » (p. 11). L'arrière-plan théorique est résolument pragmatique, fondé sur la contestation de « l'illusion instrumentaliste de la langue » et d'un « mode d'exploitation des sources textuelles qui fait encore la part belle à l'hypothèse documentaire » (p. 12). La thèse défendue par l'auteur est celle de la « sémiotisation de la doxa », et de son efficience par le biais des discours ordinaires tels qu'ils sont institutionnalisés, et donc légitimés par l'objet dictionnaire. Dans cette optique, il choisit de mener son analyse des données en tenant compte de manière privilégiée de leur réception : l'auteur n'oublie pas qu'un discours admis est avant tout un discours (bien) entendu.

Le corpus, restreint aux dictionnaires usuels – l'auteur explique que la prise en compte des dictionnaires spécialisés ouvrirait une autre recherche puisque son but est de reconstituer la « généalogie d'un système de représentations assumé sous le rapport des discours ordinaires » (p. 13) – est constitué des « ouvrages les plus représentatifs de la tradition lexicographique », du *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de F. GODEFROY à la dernière édition du *Petit Robert*, en passant par les ouvrages de HUGUET, NICOT, TRÉVOUX, LITTRÉ, etc. S'y ajoutent entre autres des dictionnaires analogiques et des dictionnaires d'argot.

La méthode adoptée est l'examen minutieux de toutes les entrées relatives à l'identité juive, classées en deux catégories : les « unités de premier plan », c'est-à-dire les « termes distinctifs du champ lexical identitaire juif », et les « unités d'arrière-plan [...] relatives à l'environnement idéologique » (p. 14). Dans le cours du travail, les deux plans sont constamment mis en relation, dans leurs évolutions et leurs interactions, dans le but de « déterminer les effets des variations notionnelles et sémantiques » (p. 14) qui peuvent intervenir sur les premières, en relation avec les secondes.

La construction de l'ouvrage est chronologique, et établit une histoire de l'identité juive placée sous le signe de la différence, concept interprétatif central de l'étude : après un premier chapitre sur l'étymologie du mot *juif* et son importance pour la sémantique de l'identité, on trouve cinq chapitres respectivement consacrés aux Moyen Âge et XVI^e siècle (« La différence reléguée »), XVII^e siècle (« La différence contestée »), XVIII^e siècle (« La différence en débat »), XIX^e siècle (« La différence intégrée ») et XX^e siècle (ce dernier étant traité en deux moments, « La différence persécutée » et « La différence renaissante »).

L'ouvrage présente le grand intérêt d'une interdisciplinarité maîtrisée, qui nourrit l'analyse lexicographique de données relatives à l'histoire, et en particulier celle des

idées, l'anthropologie et la sociologie, la théologie, la philosophie. On comprend ainsi comment l'identité juive, tributaire jusqu'au XVIII^e siècle des interprétations théologiques (la « conception christocentrique de l'histoire »), se trouve prise, au siècle des Lumières, entre les deux feux du « paradigme théologique et du paradigme séculier » (p. 255), pour être repensée en termes politiques au XIX^e siècle (en particulier à travers l'opposition lexicale entre *juif* et *israélite*). Cette option interdisciplinaire possède évidemment son revers : on pourrait sans doute reprocher à l'auteur de passer trop vite sur l'appareillage proprement linguistique de son travail, en particulier sur les traits sémantiques des unités considérées et les relations sémantiques qu'elles entretiennent. Il y aurait eu matière à interroger la théorie du sens lexical, par exemple dans le cadre de la sémantique du prototype, qui, faisant la part belle à la réception, puisqu'elle se fonde sur les modes d'admission des sens par une communauté linguistique, correspond particulièrement bien aux options de G.-E. SARFATI. Dans cette perspective, la notion de « meilleur exemplaire » aurait sans doute été rentable pour les évolutions de la définition du Juif, en particulier au XVII^e siècle, où, explique l'auteur, le travail de description lexicographique fait passer la représentation de l'identité juive de la description à la construction d'un archétype. L'étude comparative des termes relatifs aux mondes juif et chrétien à cette époque révèle en effet une série d'oppositions intéressantes : on voit par exemple que *judaïsme* et *synagogue* sont définis par des traits exprimant la clôture, alors que *christianisme* et *église* sont marqués par l'ouverture et la conquête. Et la passionnante analyse du couple *juif/israélite* et de son histoire entre le XIX^e et le XX^e siècle aurait sans doute gagné à être interrogée en termes proprement sémantiques : *israélite*, "inventé" au XIX^e siècle comme dénomination "objective" du Juif, dans une volonté classifiante, se voit rattrapé au XX^e siècle par les subjectivèmes qui plombent le mot *juif* depuis le Moyen Âge.

Un autre point fort du livre est la construction, au fil des pages, démonstrations à l'appui, du concept de regard exogène, qui possède une forte puissance explicative. G.-E. SARFATI montre comment l'origine même du mot *juif* est affectée par ce regard exogène : il explique comment « une optique culturelle spécifique préside à l'économie du traitement étymologique » puisque celui-ci se fonde sur « l'occultation de l'étymon hébraïque *Yéhudi* » (p. 24). Et toute l'étude met au jour les mécanismes par lesquels la langue elle-même, par l'intermédiaire de ses registres, les dictionnaires, construit et intègre des représentations externes des Juifs, à ce point banalisées qu'elles participent de la construction de leur identité par les Juifs eux-mêmes. Sur cette question, l'analyse des désignants du massacre, spécifiques au XX^e siècle, *génocide*, *holocauste* et *shoah*, montre bien comment s'articulent les points de vue externes et internes sur l'évènement : G.-E. SARFATI montre qu'il y a d'abord, historiquement parlant, concurrence terminologique entre *génocide* et *holocauste*. *Génocide*, néologisme forgé par le juriste américain R. LEMKIN en 1944, pour qualifier la politique d'extermination nazie, malgré son apparente neutralité juridique, doit être replacé dans une historicité car son emploi « prolonge dans le langage ordinaire la possibilité d'une universalisation positive d'une catégorie préalablement spécialisée. De fait, la diffusion du terme constitue une marque tangible de sa banalisation » (p. 213). Si *génocide* s'universalise, *holocauste* se spécialise dans la désignation du génocide juif. L'opposition lexicale *holocauste/shoah*, « alternative à l'exégèse juridique du génocide » (p. 216), apparaît ultérieurement, au milieu des années 80, et recèle des enjeux multiples, parmi lesquels la soustraction de « la catastrophe subie par le peuple juif sous Hitler aux catégories de l'herméneutique chrétienne » et la « désacralisation du génocide » (p. 215).

Cette place accordée au regard sur l'autre dans l'étude du travail lexicographique est, répétons-le, particulièrement féconde en ce qui concerne les dénominations identitaires. Placer l'énoncé dictionnaire dans le champ pragmatique, et partant,

interroger tant ses modes et lieux de production que ses horizons de réception, permet de rendre compte des constructions identitaires en général, et de "refroidir" quelque peu les mots de l'identité, qui, toujours surchargés des enjeux de l'humain, font à tout moment courir à la parole les risques de sa propre rupture. C'est aussi l'objet du travail de G.-E. SARFATI qui souhaite, en dernière analyse, contribuer à « fonder une théorie générale du sens commun dont les modes d'organisation et l'efficacité justifient une organisation nouvelle de la fonction critique » (p. 256).

Marie-Anne PAVEAU
 Université de Picardie
 EA 3119 – CEDITEC

Wörterbuch der Redensarten zu der von Kraus 1899 bis 1936 herausgegebenen Zeitschrift *Die Fackel*. Ed. Werner Welzig, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1999.

Ce volume de plus de mille pages, le premier d'une trilogie dont les deux autres seront consacrés l'un aux grossièretés, injures et divers écarts du langage polémique et l'autre aux abstractions dont la pensée ne trouve heureusement pas le moyen de se débarrasser, contient autant de matière que le *Dictionnaire des Expressions et Locutions* de la série des *Usuels* du Robert. En dépit de sa dizaine de milliers d'expressions indexées séparément, regroupées autour de 144 vedettes, donc dans 12² articles, ce n'est pas vraiment un *Wörterbuch*, ni même simplement une *Concordance* monographique, mais un véritable *Lesebuch*, une mise à disposition sélective (à raison de 5 % ?) des milliers de pages dues à la verve impitoyable de Karl KRAUS.

Il s'agit assurément d'une réalisation originale d'une idée nouvelle, et qui a de quoi désarçonner plus d'un critique et déclencher des animosités de rivaux virtuels. Les mieux intentionnés parmi les moins mal lotis se demanderont sans doute s'il ne s'agit pas là d'une *étape-papier* sur la voie de la constitution virtuelle d'une base de données exhaustive sur support électronique. Même si l'édition d'un *cédérom* ou l'installation sur la Toile permettait bientôt une économie substantielle de prix – et de poids – tout en sacrifiant à la mode, les usagers autant que les Karl-Krausiens – on dirait un *psydonyme* que ce K.K. – n'attendraient sans doute pas longtemps pour dénoncer ce que le plaidoyer d'un Franz Joseph HAUSMANN en faveur du retour au dictionnaire-papier appelle une *horreur linguistique*. L'auteur du présent compte rendu n'a aucune raison de taire l'outrecuidance de sa "recension à thèse", car tout dans ce volume devient lumineux dès lors qu'on y voit une édition non pas "pré-électronique", mais "post-électronique".

Ma thèse tient en une phrase : les auteurs ont fait œuvre de pionniers en intégrant dans des « morceaux (judicieusement) choisis » les dimensions variées d'un appareil critique dont on eût cru la consultation réservée au cliquage à ricochets qui appelle des écrans superposables et intercalables. *Uti & frui* pourrait en être la devise. L'agrément de la lecture le dispute à l'intérêt de la consultation. N'y sont étrangers ni le choix du format des pages (20 x 30 cm) ni la largeur (5 cm) des marges spécialisées (beige) qui ménagent une colonne centrale (blanche) de 10 x 25 cm au format reposant qui permet et de ne pas laisser les notes latérales occuper le champ de vision, et de les regarder le cas échéant

sans avoir à les chercher. L'amplitude des lignes aurait pu être choisie par les psychophysicologues de la perception de la fin de l'avant-dernier siècle qui surent convaincre les patrons de presse d'allier le plaisir des yeux et la rapidité efficace des saccades de l'œil. Elle permet en effet d'accueillir harmonieusement les formats originaux de la *Fackel*, polices comprises. Cette mise en page, d'abord déroutante certes, mais rapidement et définitivement heureuse, est due en grande partie à Anne BURDICK (Los Angeles) qui s'en explique dans *Graphic Design – Constructing Identities and Mapping Interactions* (p. 1028-1035, en version originale seulement).

À ce bonheur des apparences s'ajoute la maîtrise du contenu. Les écueils et les courants ne facilitaient pourtant pas le choix et l'ordonnement, pas plus que les sautes de vent de la pensée correcte et toujours unique. À ce constat, qui relève plutôt des *Sciences morales et politiques*, s'ajoute l'avertissement des *Belles-lettres et inscriptions* – l'Académie Autrichienne des Sciences couvre ces deux branches de l'Institut, à côté des *Sciences* qu'on n'ose appeler proprement dites – qui, tirant la leçon de tant de trésors (encore) classiques d'*adages*, recommanderait de s'en tenir à un florilège tantôt édifiant et tantôt réjouissant. En effet, et tous les préfaciers y puisent l'essentiel de leur contribution en quelque sorte prophylactique, on ne sait trop ni comment définir une *Redewendung* ni quelle "expression" dénommer ainsi : adage, aphorisme, dicton, figure, formule, idiotisme, maxime, pensée, phrase, sentence, tournure, trope ? La fameuse *Tücke des Objektes* va si loin que le mot *mot* peut désigner tout un groupe de mots, et pas seulement dans "un bon mot" ou dans ces "deux mots" qui en dénombrent sans vergogne vingt ou cent. Le lexicologue qui, en désespoir de cause, renoncerait à toute préoccupation stylistique ou pragmatique pour ne retenir que la distinction entre le mot simple (en admettant que la composition vaille brevet de simplicité) et le groupe, aurait encore à décréter le seuil de la complexité : plus d'un mot ou plus d'un noyau ? Ne faut-il compter que les mots non syncatégorématiques ou, cas par cas, prendre au sérieux telle préposition, par exemple *ohne* et *unter*, et négliger tel adjectif, par exemple *eigen* et *voll*. Toute expression formant unité, on pourrait hésiter à y relever plusieurs clefs. Ainsi, pour la sentence *Der Dichter steht auf einer höhern Warte / Als auf den Zinnen der Partei*, qui renvoie à trois occurrences, seul *Dichter* fournit l'entrée, *Partei* figurant – sans cette référence – dans l'index, mais sans cette référence, ainsi que *steht* – avec une quinzaine de renvois mais sans celui-ci, à la différence de *Warte* et de *Zinne* ainsi que de *höher*, que l'on chercherait en vain ... si on les cherchait !

En réalité, l'index, contrairement à ce qui est de règle pour un dictionnaire courant, ne vaut pas table des matières. Sa fonction dérive de la préférence accordée systématiquement à un contexte délimité assez généreusement pour qu'il fasse office de texte. L'amplitude de ces textes dépasse fréquemment le paragraphe. Chacun contient généralement plusieurs expressions – en moyenne une pour trois lignes de texte ! –, ce qui n'est pas un signe d'embarras, mais de richesse. Que les chapitres eux-mêmes soient classés alphabétiquement n'est pas davantage un aveu d'indécision, mais une sauvegarde de la liberté du lecteur. Y voir une désacralisation de l'auteur au profit d'une réappropriation par le consultant guidé par l'éditeur dénoterait un parti pris bien naïf, car qui vous oblige à lire *zwei Fliegen auf einen Schlag treffen* avant *den Nagel auf den Kopf treffen* (à noter que dans l'index ne figurent que *etwas für jemanden ins Treffen führen* et *einen Treffer machen*) ? Ou *deus ex machina* après *per aspera ad astra* (à se demander si un siècle après le lancement de sa *Fackel*, Karl KRAUS n'eût pas ironisé sur la cacophonie de l'internet en écrivant *deus in machina*, ou sur l'angoisse des astrophysiciens devant le second Bang ! en retournant l'adage latin : *per astra ad aspera*) ? Les chapitres sont inégalement longs : ne sont consacrées à *es rieselt im Gemäuer*, comme à *fahr'n ma, euer Gnaden*, que quatre pages, contre sept à *das*

goldene Kalb et à *mir wern kan Richter brauchen*, neuf à *ich habe alles reiflich erwogen* et à *vom Hörensagen*. Pourquoi ?, se dira-t-on d'abord ; pourquoi pas ?, ensuite.

Les explications en sont fournies dans un chapitre de longueur moyenne ajouté comme un dessert (p. 1013-1027), mais dont le sel fait un hors d'œuvre, et que les consultants ne pourront pas ne pas consulter immédiatement après les six pages de la préface proprement philologique qui se recommande sans immodestie d'Erasmus. Le mode d'emploi qui tient lieu en fin de volume d'une véritable table des matières fait plus qu'esquisser les principes originaux de l'ouvrage. Il en explique la cohérence, notamment la solidarité de ses macrostructures et de ses microstructures – au pluriel ou au singulier ? – et en justifie les choix pratiques, voire les postulats pratiques. Avec autant de concision, presque juridique, que de circonspection, presque entêtée, cette fausse postface explique la *Konstruktion* de ce *Textwörterbuch*.

Résumer ce morceau d'anthologie ? On ne sale pas le sel ! Disons simplement qu'y sont fournies toutes les informations requises pour une bonne consultation et pour une lecture profitable, tant quant à la sélection typologique des entrées, de *j'accuse* à *jemand kann zusperren* que quant à l'articulation des composantes de chaque article, à savoir *Orientierungsteil*, *Referenzteil*, *Beleglage*, *Beleggruppenteil* et *Kommentarteil*.

La première de ces parties est, pardon, primordiale. Elle fait suivre le lemme, la *Basisform*, d'un *Motivationsbeleg* (pragmatique) et d'indications non moins capitales rassemblées sous le titre *Transformationen*. Certes, tous les mots variables subissent les effets de la flexion sans en pâtir autrement, mais s'agissant d'expressions que l'on s'accorde à considérer comme des molécules figées, les transformations sont d'un autre ordre, qu'il s'agisse de métathèses ou de contre-emplois. Le parti qu'en tirait Karl KRAUS, aussi allègrement qu'obstinément, fait davantage songer à des prises de judo qu'à des procédés de réhydratation. Le grammairien se demandera s'il s'agit d'un détournement de sens (allant parfois jusqu'à la faute de goût). La discussion demeure forcément ouverte, car les trois parties prenantes académiques – la littérature, la civilisation et la linguistique – ont beau annoncer Table Ronde sur Table Ronde, *sie reden aneinander vorbei*, pour utiliser ici une locution qui ne figure ni, à la différence de *das Kind mit dem Bade ausschütten* et *jemanden vor den Kopf stoßen*, dans la liste des chapitres ni, à la différence de *an etwas nicht vorbeikommen*, sur l'index. Abus tout juste pardonnable ou Usage plus qu'honorable ? Le préfacier n'a pas placé par hasard ou mégarde en exergue la traduction d'une phrase tirée du *Bericht für eine Akademie* de Franz KAFKA, à savoir « *What is an Excellent Idiom ?* »

Qui reprochera à l'auteur du second volume de la *Vergleichende Grammatik* de courir après la victoire ? Ce que devait évoquer en 1984 le titre de cet ouvrage, à savoir *L'économie de la langue et le jeu de la parole*, était précisément la légitimité souveraine de cette liberté créatrice. L'allusion n'avait pas été comprise. C'est le sort de bien des allusions, encore que certaines ne font qu'hiberner dans l'énigmatique, comme des espions dormants. Cela est si vrai que l'entreprise décrite en devient sinon indispensable, du moins salutaire, même s'il se mêle au texte plus d'un prétexte actualisant.

Le *Kommentarteil* qui fournit la dernière partie n'est pas, encore une fois pardon !, la cinquième roue du charriot, encore qu'elle soit d'un grand secours. L'hésitation des auteurs n'était peut-être pas feinte, mais en se décidant finalement – *kongenialst* – pour le plus autrichien des austriacismes, *Gschichter*, ils ont prouvé que le flambeau qui éclairait leurs analyses et leurs interprétations et qui réchauffait leurs ardeurs et leurs humeurs était bien, pour l'essentiel, *Die Fackel* avec ses 922 Numéros et 415 Cahiers.

Jean-Marie ZEMB
Collège de France, Paris